

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—L'enfant-Dieu, par de Thermes.—La charité, par de Marchie.—Les confidences d'une veilleuse, par Marie Aymong.—Poésie : Jésus-Noël, par Dr J.-N. Legault.—Poésie : Prière à Jésus-Enfant, par Antonio Pelletier.—Rayons d'orient, par l'abbé E. Machet.—Conte de Noël, par J.-B. Bernard.—La veille de Noël, par E. Dupuis.—Le Dr Jean, par F. Ficard.—Poésie : La crèche, par T. Gauthier.—Egoïsme de charité, par J. de C...—Amusements.—Feuilleton : Rosalba ou les deux amours.—Choses et autres.

GRAVURES.—Le Noël des bergers.—L'ange de Noël.—L'annonciation aux bergers.—Madone entourée des anges adorant Jésus.—Madone avec l'enfant Jésus et les anges (double page).—Musique : Cantique de Noël.—L'oiseau de Noël.—Illustration du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

L'ENFANT-DIEU

Il y a vingt siècles, la société allait périr, les bases de la famille étaient détruites par la plus effroyable prostitution, la liberté du pauvre était anéantie dans l'esclavage le plus hideux, la liberté du riche s'anéantissait dans ce que l'on appelait alors le *Dieu-Etat*.

Ni les sages de la Grèce, ni les législateurs de Rome la suprême dominatrice, ni les évocations des druides cachés au fond des immenses forêts de l'Europe transalpine, rien n'arrêtait le fatal courant qui emportait la civilisation, elle allait disparaître, noyée dans la fange des turpitudes, dans le sang des gladiateurs ou des combattants s'entr'égorgeant sans but, sans principe : le sang humain coulait dans les arènes pour le plaisir du peuple, le sang des peuples inondait les champs de bataille pour la fortune de quelques parvenus.

La littérature, les sciences allaient s'assombrissant, diminuant ; Cicéron ne devait plus son succès qu'à des phrases ronflantes, des périodes étudiées flattant les passions, excitant la jalousie : après lui, il n'y eut plus rien.

Dès le commencement, après que la colère de Dieu eût passé sur le genre humain entier en la personne du premier homme, il y eut une promesse d'un Sauveur.

Les hommes se multiplièrent, les Etats se formèrent, les peuples choisirent des rois, les rois, hommes comme

les autres, suscitèrent les guerres ou, durant la paix, donnèrent les plus tristes, les plus honteux exemples à leurs peuples : la corruption ne date point d'aujourd'hui, notre siècle vaut peut-être mieux que les siècles d'alors.

Les notions d'un Dieu unique, vrai, bon, mais d'une justice terrible parce qu'elle est infinie, ces notions s'obscurcissent, les traditions perdirent leur précision, elles furent mêlées aux fables les plus absurdes, la révélation fut oubliée ou rejetée : il y avait des athées, des matérialistes, des naturalistes, des panthéistes, plus de quarante-cinq siècles, plus de quatre-mille cinq-cents ans avant les nôtres ! Ceux-ci, vous le voyez, n'ont rien inventé, et je m'étonne qu'ils osent se regarder sans rire, ou qu'on les prenne au sérieux.

De temps à autre, parmi ces peuples que nous regardons — à tort — comme les plus civilisés de l'antiquité, se produisait comme une longue, une profonde commotion électrique, mais laissant dans l'histoire des peuples une trace ineffaçable : les prêtres de Baal ou ceux de Belphégor, les sacrificateurs de Moloch comme l'oracle de Delphes, la sibylle de Cumès ou celle de Tibur, en termes parfois un peu voilés, d'autres fois au contraire en termes très précis rappelaient "qu'un Enfant naîtrait d'une Vierge et sauverait le genre humain."

C'est ainsi qu'un temple fut élevé à Athènes au *Dieu Inconnu* ; c'est ainsi qu'à Rome, près du Capitole, le premier empereur, Auguste, se fit représenter adorant l'Enfant-Dieu devant naître d'une Vierge (on peut voir cette mosaïque à l'Ara-Cœli, où elle passe trop souvent inaperçue).

Plus l'humanité s'avancait vers le gouffre de la barbarie où elle aurait été anéantie à tout jamais, plus Dieu multipliait les signes de sa miséricorde.

Sa loi, jusqu'ici, avait été une loi d'inflexible justice : désormais, ce sera une loi d'amour, ce ne sera plus que la bonté, la charité.

Il a suscité la Vierge à laquelle il a dit, par la bouche de son Roi-prophète : "Quelle est celle qui s'avance radieuse comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme l'armée des camps rangée en bataille ?"

Et encore :

"Déjà l'hiver s'est éloigné, la pluie s'en est allée, elle a cessé : levez-vous, vous que j'aime, et venez !"

Et, les temps étant accomplis, les cieux plurent le Juste—l'Enfant-Dieu, le petit Jésus était dans la crèche.

Depuis lors, soit du haut du Golgotha, soit du sommet du mont Vatican, partout, à tous, aux puissants comme aux faibles, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, dans le palais comme dans les sombres profondeurs des mines meurtrières, il dit et répète sans se lasser jamais, sans se décourager de voir que les hommes se lassent de l'entendre : AIMEZ-VOUS !

Noël ! Noël !

DE THERMES.

LA CHARITÉ

Qu'est-ce que la charité ? Est-ce l'aumône insolemment jetée par celui qui possède à ceux qui imploront son assistance ? Est-ce la contribution aux bonnes œuvres bruyamment affichée dans des listes de souscriptions ou des journaux ? Non, la vraie charité, celle qu'enseigna notre Seigneur Jésus-Christ, celle aussi de l'homme distingué, est discrète, et anonyme, c'est celle qui passe dans les rangs de la misère fugitive ombre, laissant tomber son obole avec le sentiment de délicatesse qui n'attend pas le remerciement de crainte d'offenser celui qui en est l'objet, celle qui est humble devant le pauvre, s'occupant de la fierté que cachent ses haillons, celle qui ne connaît pas l'ostentation et se fait pardonner par sa bonté, par sa mansuétude, l'humiliation qu'elle pourrait infliger à ceux qui souffrent, celle qui va au-devant de leur

prière muette sans attendre qu'ils prennent la dure résolution de quémander.

Jésus-Christ a fait de la charité son principal précepte, car il a dit à ses apôtres : "aimez-vous les uns les autres." Maxime admirable que saint Jean mit en application en parcourant les églises d'Asie dont il était le patriarche et le fondateur.

La charité n'a été mise en pratique d'une façon parfaite que par le christianisme qui, par l'immolation du calvaire, cette immolation divine, répandit sur l'humanité l'expiation et par chaque douleur, chaque larme, chaque larme de son Christ étendit sur les blessures de cette humanité le baume réparateur de la fraternité, l'égalité dans la pitié et la souffrance qui épargna au pauvre, au faible les atteintes du mépris des puissants ; puissance conventionnelle qui est sans droit aucun et ne constitue qu'une vulgaire usurpation devant la justice infinie de Dieu, devant la vérité et la justice humaine qui ont des droits imprescriptibles.

Avant que ce sacrifice divin ait donné ses fruits, l'homme pauvre était esclave, son créancier pouvait le faire travailler, il avait sur lui droit de vie et de mort. Quand la lumière bienfaisante du christianisme se répandit dans le monde qu'elle civilisa par l'image vivante de ce Christ, dont nous exaltons en ce moment l'humble naissance, le pauvre devint l'objet des préoccupations de tous ceux qui s'étaient laissé toucher par la grâce de la charité.

Le R.P. Lacordaire définit ce mouvement dans les termes sublimes que voici : "L'onction du Christ a pénétré dans le cœur du riche et y a fleuri comme un froment sacré ; de là ces soins assidus dont le monde antique n'avait aucune idée ; ces fondations d'hospices, d'hospices, de maisons de secours sous toutes les formes et sous tous les noms ; ces oreilles ouvertes pour entendre tout gémississement qui rend un son nouveau et qui appelle une invention de la charité, ces visites personnelles aux mansardes et aux grabats, ces bonnes paroles sorties d'un fond d'amour qui ne s'épuise jamais cette communion de la richesse et de la pauvreté qui du matin au soir, du siècle qui finit au siècle qui commence, mêle toutes les pensées, la cabane au château, la naissance à la mort, faisant naître la charité jusque dans le crime et arrachant à la prostitution même sa larme et son écu."

Pourquoi ces belles et touchantes vérités exprimées avec autant de conviction que d'autorité ont-elles été si peu entendues relativement à la marche progressive qui conduit l'humanité de conquête en conquête dans tous les domaines assignés à la science ? C'est que les luttes de religion, jointes aux difficultés de la vie matérielle, ont attiédi la foi, c'est que la force morale des peuples catholiques s'est heurtée à des obstacles disproportionnés à leur énergie, et qu'en cette période pénible le catholicisme ne trouva pas des apôtres en nombre suffisant pour compenser, par l'exemple de la charité et les secours de toute nature, les tentatives faites contre son unité et les provocations qui pouvaient ébranler la croyance religieuse. La chaire fut féconde en brillants prédicateurs, mais ne put suffire, il fallait, pour mettre en action les principes évangéliques enseignés avec tant d'autorité, une armée d'hommes convaincus qui, allant de porte en porte prêcher le devoir, l'eussent imposé autant par l'appui moral que par l'appui matériel. Il fallait, pour réagir contre cette accumulation d'entraves, et la force d'inertie qui avaient arrêté la marche progressive du catholicisme une nouvelle croisade proportionnée au combat entrevu. La parole n'est pas toujours suffisante, quelque sincère, quelque inspirée qu'elle soit.

En outre, la société se refusa, dans son égoïsme instinctif, à comprendre que puisque l'équilibre de la richesse était une impossibilité, sa répartition devait se faire d'une façon équitable ; secondement, que la division des classes sociales étant inévitable et se composant d'un élément dirigeant et d'une multitude passive à cette direction, il était rationnel que cette multitude passive fut protégée par l'élément conducteur, car si cet élément n'est pas effectif il ne peut espérer la soumission et la confiance constante de ceux qu'il dirige. Or, quelle protection est plus efficace sur ceux-ci que la charité pour maintenir l'ascendant qu'on a pris sur eux ?